

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND

Editeur-Propriétaire.

Abonnements :

Un an \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :

35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE

Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER DES BIENS
QUININE
 ET...
LE GRAND TONIC RENFORÇANT DU JOUR

FEUILLETON de CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

XXVIII

LE PROTECTEUR

—Le duc de Lorraine! répéta Catherine en frémissant.
 Puis, se reculant, comme obéissant à une terreur instinctive :
 — Oh ! dit-elle, j'ai peur ! Je suis perdue !

Le duc s'était avancé. Il enveloppa Céranon dans son regard d'aigle, comme pour lui demander compte de ce qui venait d'avoir lieu, et se retournant vers Catherine :

— Vous avez peur, mademoiselle ? — dit-il. — Vous êtes perdue ? Et pourquoi donc ? pour quel motif ma présence vous fait-elle trembler ainsi ? Je ne dois inspirer de la terreur qu'à mes ennemis, et jamais à ceux qui peuvent avoir besoin de mes secours. Vous êtes femme et je suis gentilhomme, donc, je dois vous pardonner ! Encore une fois, pourquoi trembler ?

Catherine ne répondit pas, — le duc se tourna vers Céranon :

— Que s'est-il donc passé, maître Céranon ? — demanda-t-il.
 — Rien, monseigneur, — répondit le secrétaire, — rien qui puisse intéresser Votre Altesse.

Le duc regarda Catherine, qui, muette et l'expression du visage attristée, ne faisait pas un mouvement.

— Mais qu'avez-vous, mademoiselle ? — dit-il avec une grande douceur dans la voix. — Vous paraissez souffrir ?
 — Monseigneur ! — balbutia Catherine.



LE CANADA.—Désolée, mes chers castors, mais je me suis si bien arrondie dans ces dernières années que la plateforme conservatrice n'est plus assez solide pour moi.

— Parlez ne craignez rien !
 — Mon Dieu !... je...
 — Qui êtes-vous ?
 — La fille du conseiller de Lespars — La fille de mon inquisiteur des eaux et forêts de Lorraine ! — dit le duc, — mademoiselle de Lespars qui a été présentée aujourd'hui !... Eh oui ! cette demi-obscurité qui règne dans cette salle m'a empêché de vous reconnaître. Vous êtes la fiancée de Céranon.
 Et le duc s'était penché pour mieux voir le visage de Catherine.
 — Mais, — continua-t-il, — vous êtes pâle, vos traits sont tirés, votre visage est fatigué ! — Vous avez l'air de souffrir !
 — Monseigneur ! — balbutia encore Catherine qui ne pouvait se remémorer.
 — Suis-je donc venu mal à propos troubler une querelle d'amoureux ?
 Et le duc fit un pas en arrière en souriant.
 Catherine s'élança vers lui :
 — Monseigneur ! — dit-elle en

joignant les mains avec un geste de prière.
 — Quoi donc ? — demanda le duc.
 Catherine se redressa elle semblait être redevenue maîtresse d'elle-même Elle semblait animée soudainement d'une résolution énergique.
 — Monseigneur ! — dit-elle en saisissant les mains du duc, et en s'agenouillant presque. — Vous êtes noble, vous êtes puissant, vous êtes fort ! Protégez-moi !
 — Vous protéger ! — dit le duc avec noblesse. — Et contre qui ?
 — Contre cet homme !
 Avec un geste superbe, Catherine désigna Céranon.
 — Contre cet homme, — reprit-elle, — cet homme qui me menace cet homme qui a arraché à mon père la promesse de ma main, cet homme qui veut me contraindre à écouter son amour, quand il sait que je le méprise, cet homme enfin, qui s'est placé sous l'égide de votre nom pour tendre un piège sous mes pas, et qui se sert de ce nom si noble et si pur

pour me torturer et m'écraser !
 Le duc leva les yeux sur Céranon.
 — Que signifiait cela ? — dit-il.
 Le secrétaire demeura impassible. Il avait écouté sans bouger, les bras croisés sur la poitrine. A l'interrogation du duc il ne répondit pas.
 Catherine était en proie à une agitation extrême.
 — Monseigneur ! — dit-elle avec éclat, — je me jette à vos genoux, j'implore votre miséricorde, je me mets sous votre protection ! Cet homme me nous a menacés, moi et mon père de votre colère !... Oui monseigneur, oui ! Il nous a menacés en nous disant qu'il pouvait tout contre nous et que sans lui nous serions perdus !
 — Qu'avez-vous donc fait ? — demanda le duc avec étonnement.
 — Mon père n'a rien fait, monseigneur, c'est moi seule qui suis coupable !
 — Et de quoi donc.
 — Oh ! je vais vous le dire, car j'en appelle à votre clémence et à votre justice !

— Parlez !
 Céranon continuait à se renfermer dans un mutisme absolu. Il ne cherchait pas à interrompre la jeune fille Il écoutait tout ce qu'elle disait sans même qu'un muscle de son visage tressallât.
 Quant à Catherine elle semblait d'instant en instant puiser dans la situation même une dose plus forte d'énergie.
 — Mon crime, — reprit-elle avec véhémence, — c'est d'avoir permis un soir que l'on secourût un mourant. Cet homme est demeuré quelques instants seulement dans la salle basse de la maison. On a arrêté le sang qui coulait de ses blessures, puis il est parti... Quand cet homme est entré, j'ignorais, je vous le jure, qui il était... et c'était un gentilhomme du duc de Bourbon.
 Ah ! — fit le duc
 — Effrayée de ce que j'avais fait, — poursuivit Catherine, — non pour moi même, mais pour mon père, je suppliai nos gens de ne rien dire à leur maître. Mon père a ignoré et ignore encore que sa maison a servi d'asile, durant un quart d'heure à un de ceux qui sont considérés comme les ennemis de votre Altesse. Depuis cet homme n'a pas franchi le seuil de notre demeure. Voilà la vérité, monseigneur, la vérité tout entière ! J'en appelle à Dieu qui m'entend et à l'ombre de ma mère qui m'écoute !
 — Et quel est cet homme que vous avez ainsi recueilli et soigné ?
 Catherine rougit en baissant la tête :
 — Le vicomte de Maillé, monseigneur ! — dit Céranon. — Un gentilhomme du prince de Bourbon, un des douze ! et, comme le dit mademoiselle, un ennemi de Votre Altesse.
 — Celui que j'aime ! — dit Catherine avec un accent superbe.
 Le duc fronça les sourcils :
 — Vous, la fille du conseiller de Lespars, vous aimez un gentilhomme du prince de Bourbon, un de mes ennemis ? — dit-il.
 — Oui ! je l'aime ! — répondit Catherine, — je l'aime, mais je résisterai à cet amour que je ressens. Avant de me devoir à moi, je me dois à mon père qui se doit à vous, monseigneur. Sur mon salut éternel, je vous le jure ! je saurai demeurer digne du dévouement et de la reconnaissance que mon père éprouve pour Votre Altesse. Cet amour est la torture de mon cœur. Il sera mon malheur, mais jamais ma honte !
 Catherine était bien belle en parlant ainsi ! Elle était belle du reflet des grands sentiments de son âme. Ce qu'elle disait elle le pensait.
 Le duc le comprit il la regarda avec une sorte d'admiration :

—Continuez! — reprit-il. — Qu'avez-vous encore à me dire? — J'écoute!

—Vous demandez votre protection monseigneur! et vous suppliez de reprendre tous ces bienfaits dont vous avez comblé mon père!

—Vous refusez d'accepter ces dons? — dit le duc avec étonnement.

—Oui, si ces dons ne sont la récompense que mérite mon père, s'ils sont le prix de mon malheur!

Le duc n'était pas habitué à s'entendre parler ainsi. Son esprit essentiellement dominateur n'eût certes pas permis un tel langage dans la bouche d'un homme, mais sa grande âme fut touchée de cette expression exquise des sentiments d'une jeune fille.

Il s'approcha de Catherine, lui prit les mains et la regardant bien en face. —Jurez-moi que votre père ne sait rien de tout cela? — dit-il.

Catherine leva les yeux vers le ciel comme pour le prendre à témoin.

—Je le jure! — dit-elle.

—Jurez-moi que vous n'accueillerez jamais celui que vous aimez tant qu'il sera mon ennemi?

—Je vous le jure, monseigneur! — dit le duc. — J'ai foi en vous, mademoiselle.

Un léger craquement du plancher indiqua le pas lourd d'une personne qui entrait.

Mon père! — dit Catherine. Et se penchant vers le duc:

—Par pitié! par grâce! murmura-t-elle. — Qu'il ignore tout!

Des valets apportaient des candélabres chargés de cierges allumés. Le salon resplendit de lumière, M. de Lespars était près de sa fille, Céranon les bras croisés, attendait à distance.

Le duc les enveloppa tous dans un regard.

—Monsieur de Lespars, — dit-il au moment où le baron se redressait après un profond salut, monseigneur de Lespars en votre qualité de *souverain maître et inquisiteur des eaux et forêts* de la Lorraine, vous devez être constamment à mes ordres. Pour rendre votre service plus doux, vous habiterez l'hôtel de Lorraine. Millot tiendra, dès demain, un appartement à votre disposition.

Le conseiller du Parlement ouvrit des yeux ébahis. Cette nouvelle faveur, qui lui tombait des nues, le rendit muet. Instinctivement ses regards cherchèrent Céranon envers lequel il se croyait redevable d'une nouvelle dose de reconnaissance.

Le duc se tourna vers Céranon? — Vous, — dit-il, — en votre qualité de secrétaire, vous avez la haute main sur la direction de ma maison. Vous, — baron, — me répondez sur votre tête de la sécurité et de la tranquillité de ceux qui sont mes serviteurs et mes hôtes, ne l'oubliez pas, — ne l'oubliez jamais!

Céranon, comme le baron s'inclina sans répondre. Alors le duc revint vers Catherine qui, les mains jointes et les yeux humides, regardait le duc de Lorraine comme elle eût regardé une apparition surnaturelle.

—Mademoiselle de Lespars, — lui dit-il, — à partir de cette heure vous êtes entièrement libre d'agir suivant votre volonté. Vous n'avez rien à redouter pour vous ou pour votre père. Vous n'épouserez maître Céranon que le jour où vous viendrez vous-même me dire que vous consentez librement à cette union.

—Demain, vous prêterez serment entre les mains de la princesse Louise comme *demoiselle d'honneur*, et en cette qualité, vous aurez à l'hôtel de Lorraine, alors que vous ne serez pas de service à la cour, un appartement particulier auprès de celui de la duchesse qui vous donnera rang dans sa maison.

—Cet appartement, vous l'occupez dès ce soir.

Puis, après un silence:

—Vous vous êtes mis, loyalement sous la protection du duc de Lorraine — reprit-il. — Soutenez-vous mademoiselle, que vous êtes là à l'abri du malheur, à l'abri du danger, car chacun le sait: offenser ceux que je protège, c'est m'offenser moi-même.

—Ah! — dit Catherine, en tombant à genoux devant le duc et en saisissant ses mains qu'elle couvrit de larmes. — Vous n'êtes pas un homme, monseigneur! Vous êtes un ange de miséricorde! (A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 26 Septembre 1885.

UN ROI S. V. P?

Le pigeon voyageur spécial du *Canard*, arrivait ici samedi dernier avec un message de la plus haute importance. Les lecteurs du *Canard* ne sont pas sans avoir entendu parler des excentricités d'un certain Louis, Roy de Bavière, qui, non content de dépenser des sommes folles pour faire venir des chanteurs qui ne chantaient pas et pour faire édifier des théâtres dont il était le seul spectateur, vient de mettre le comble à ses méfaits, en ébranlant dans une porte l'un des nez les plus vénérables de la Bavière, celui du prince Lilliluitpppplll, son oncle. Le peuple qui avait jusqu'à ce jour supporté bénévolement les balourdises de son Sire, ne put tolérer qu'un nez que les meilleures bières du pays avaient si glorieusement roggi pût être soumis sans vengeance à un aussi sanglant affront. Louis de Bavière va donc être déposé et les Bavaoies, ne pouvant, comme tout peuple qui se respecte d'ailleurs, se passer d'un monarque qui daigne s'engraisser et engraisser les siens à leurs dépens, ont jeté les yeux sur les pays voisins pour y choisir un successeur à leur indigne roi. Les recherches faites en Europe ont été infructueuses, les princes du nom de Louis n'ayant répondu à aucune des conditions requises par le manuel des parfaits monarques. Mais un éminent avocat libéral canayen, correspondant politique du "Canard" en Europe, mit immédiatement sur les rangs des candidats, le bon roi St Louis, de notre bonne ville de Montréal, or ce nouveau candidat présentait justement les qualités qui manquaient absolument au monarque déposé: *galanterie, libéralité, prestance*, et juste assez myope pour n'y pas voir trop clair dans les affaires du royaume, etc., etc.

Une ambassade se forma en ce moment, à Munich qui viondra à Montréal pour offrir au nouvel élu les hommages de son peuple et les insignes de son rang.

Le roi St Louis en apprenant cette nouvelle n'a, parait-il, été que très médiocrement satisfait; outre que le gouvernement Français continue à lui refuser l'entrée du pays craignant un soulèvement du peuple en sa faveur, notre St Louis a une haine invétérée contre les nihilistes allemands qu'il redoute et n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour la bière, même Bavaoise; le moindre petit verre d'*étouffe du pays* fait, dit-on, bien mieux son affaire. Mais enfin si telle est la volonté des Bavaoies, a dit sa Majesté, je me sacrifierai pour le bonheur de ce peuple.

—Une délegation de Bavaoies accompagnera l'ambassade; on ne sait pas encore si le peuple n'imposera pas au souverain une épouse allemande.

On remarque depuis l'arrivée de cette nouvelle un remue ménage chez tous les fripiers marchands et loueurs de costumes de théâtre de Montréal, chacun se prépare pour briller dignement au cortège qui défilera avec le roi dans les rues de Munich. Les futurs grands officiers de la couronne ne sont pas encore nommés; on tout cas Sa Majesté affirme que tous ses fidèles sujets canadiens recevront soit une haute sinécure, soit un titre honorifique et que de nombreuses médailles seront distribuées.

Les motifs ont envoyé ici une députation pour demander que leurs terres soient transportées en Bavière; il sera fait droit à cette réclamation, *comme aux autres*.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Pigeon voyageur spécial.

MORT D'UN GROS VENTRE

St Thomas Ont. — La locomotive d'un train de marchandises, vient de croquer un vide (style Etendard) dans la corporation des gros-ventres. *Jumbo* n'est plus! Le testament de l'illustré défunt n'a pas encore été ouvert; on révancha son ventre l'a été, et le naturaliste chargé d'empailler (tout comme un modeste oiseau) l'énorme animal a promis d'envoyer les intestins à notre concitoyen P. Cizol qui en confection-

nera assez de boudins pour rassasier l'appétit de tous les estomacs de la société à leur prochain banquet.

EXPULSION

Paris 21. — Le gouvernement français est vivement occupé en ce moment à compiler le dossier pour l'extradition de M. Joseph Tassé de la *Minerva*. Le fait d'avoir déserté son poste de journaliste au moment des assemblées en faveur de Riel, constitue, parait-il un crime de haute trahison. M. J. Tassé est sous la surveillance active de la police, qui l'accompagne, même aux folies Bergères. Le *mentor* de la *Minerva* est vivement abattu, et les plus gracieux sourires de Eaura de Sartigny à laquelle il avait été chaudement recommandé par le Grand-Vicaire n'ont même plus le pouvoir de le déridier. M. Tassé a promis que si on voulait le laisser tranquille il maintiendrait sa candidature aux prochaines élections malgré l'échec certain auquel il s'attend. Cette requête sera prise en considération. M. Tassé ne sait pas à quoi il s'expose, ou a vu des candidats moins coupables que lui mordus par des électeurs enragés. Il est vrai que Tassé ne court pas le risque d'attraper l'hydrophobie; il enrage depuis si longtemps!

NOUVELLES DE LA SEMAINE

ETENDARDISIANERIE

De plus en plus fort ce brave "Etendard" continue à couvrir de ses plis les plus monstrueuses élocubrations de ses rédacteurs c'est sans doute pour faire s'esclaffer de rire le public des Folies Bergères que le Grand Vicaire laisse insérer ces folies-là... S'il se bornait aux faits divers passe encore, mais voilà maintenant que dans les sujets les plus graves les Etendardeux emploient le même style. Jugez en un peu par la nécrologie suivante: *La tombe vient de se reformer sur X a creusé un vide* dans le cercle de ses amis. Comment voulez-vous que la fin du monde n'arrive pas si c'est en se reformant que les tombes creusent. Le *Canard*, lui, croit que si l'Etendard fermait sa boîte qu'il se creuserait pas un grand vide dans le journalisme. Oh non!

AFFAIRE DES CAROLINES

Par le temps de républicanisme qui règne, si ce verbe peut s'accorder avec la république, les rois, tout comme les princes en disponibilité, *jouissent* d'une fâcheuse réputation. Les malheurs de la noble Espagne n'ont pu gagner l'indulgence en faveur de celui qui préside à ses destinées.

A tort ou à raison, des âmes, à coup sûr peu charitables, prêtent à Alphonse XII plus de *connaissances* que de savoir. Ces âmes ajoutent, aussi haut qu'une âme peut parler, que les favoris dont jadis s'énamoura l'infortunée Mercédès n'ont poussé qu'aux dépens de l'ouïe du jeune monarque. De là naîtraient quelques augustes quiproquos.

Quand, ces jours derniers, M. Canovas, qui, pour être au pluriel, ne vaut pas tout entier, à mon goût, la moitié de Canova, vint annoncer à son maître l'événement dont l'Europe a haleté durant une semaine:

—Quoi! fit le roi, en jamaissant (chacun sait que c'est là, à nous autres Espagnols, notre manière de parler). Quoi! quelqu'un a osé porter la main dans le lit de Caroline?

—Sire, répondit un chambellan, qui, ayant, au propre, perdu sa cluf, la cherchait dans la chambre royale, il ne s'agit pas de lit, mais bien d'île, et pas d'une, mais de plusieurs Carolines. Ce sont des Allemands qui les courtisent, et, quand ils s'en mêlent, ces gens-là ne hasardent pas timidement la main, mais les pieds, et quels pieds!

Sentant encore à son front la douceur des baisers de son vieux cousin, le fils d'Isabelle faillit perdre la tête à cette révélation. Il voulait envoyer à Guillaume le premier objet qui se trouva à sa portée. Or, c'était un objet intime, que, dans sa stupeur, il prenait pour son casque de uhlans. Heureusement que le chambellan s'empressa, comme c'était son devoir, d'escamoter ce casque de la décadence. Cette précaution a certainement évité les plus sombres complications.

LES HUITRES

Le mois de septembre est celui où les huitres font leur entrée... dans notre estomac. L'anecdote suivante est donc d'actualité.

M. Shalouchine, père des banquiers russes, était serf du comte Scheremetief. C'était un marchand fort riche. Plusieurs fois il avait offert à son maître jusqu'à 250,000 francs pour sa liberté, mais à aucun prix le comte n'en voulait entendre parler.

Schalouchine se désolait. Etant serf, ses enfants ne pouvaient hériter de sa fortune ni se marier selon leurs goûts.

Un jour, au mois de mars, qu'il se rendait à Saint-Petersbourg pour une dernière tentative, il emporta un tonneau d'huitres pour le comte, qui donna ce jour-là un splendide déjeuner auquel il ne manquait que des huitres.

Et comme Scheremetief s'emportait contre son maître d'hôtel, qui assurait que ce mollusque était pour le quart d'heure absolument introuvable dans tout Péttersbourg, on annonça le serf millionnaire.

CAROLINE I VAUDEVILLE EN UN ACTE

PERSONNAGES

CHOUCROUTMANN, DON HIDALGO, CAROLINE.

(Le théâtre représente un appartement confortable)

SCÈNE I.

DON HIDALGO, entrant par la gauche. — C'est ici que repose celle que j'aime... Caroline! ma Caroline adorée! Il y a bien longtemps qu'elle est à moi et, pourtant, plus je la vois plus je l'adore... C'est que ce n'est pas une Caroline ordinaire... Sa vertu est escarpée et sans berda... Et quel soin de sa personne!... Croiriez-vous que, à quelque heure du jour que j'arrive, je la trouve sans cesse entourée d'eau de tous côtés? Allons, il faut que je lui chante une sérénade. (Il chante)

Sous le beau ciel de l'Espagne, Qu'un jeune homme amoureux, Est heureux! Tra la la, tra la la. Caroline est ma compagne Et j'en suis tout à fait Satisfait. Tra la la, tra la la.

Elle m'attend... je vais la rejoindre... Ah! sapsi! j'ai oublié d'acheter des cigarettes... et un Espagnol sans cigarettes, c'est presque un Portugais... Bast! je cours jusqu'au plus prochain bureau de tabac... Caroline! à tout à l'heure! (Il sort.)

SCÈNE II.

CHOUCROUTMANN, entrant par la fenêtre. — Si j'ai bien pris mes mesures me voilà dans l'appartement qu'habite cette délicieuse Caroline que j'ai rencontrée l'autre soir. Quoique d'une nature calme, je me suis laissé enflammer par son œil andalous. Voici une jeune personne qui ferait bien dans ma collection! Je sais bien qu'elle est déjà en possession de quelqu'un; mais cela n'est pas fait pour m'arrêter. Il s'agit simplement de lui démontrer qu'elle a tout avantage à lâcher l'autre et à me tomber dans les bras. D'ailleurs, en fait de Carolines, possession vaut titre, et on ne me résiste pas, à moi. Voyons! attirons-la par une romance amoureuse. (Il commence l'air de Litschen et Fritzen) Non, ça n'est pas ça. J'ai tellement pris l'habitude, quand je suis en France de dire: "Je suis Acacien", que cet air me revient malgré moi. Ah! m'y voici. (Il chante.)

Viens chanter la tango.

SCÈNE III.

Choucroutmann, Caroline

CAROLINE, sortant de sa chambre. — Quels accents viens-tu d'entendre? Cette voix n'est pas celle de mon cher don Hidalgo — (Après avoir vu Choucroutmann.) Oh!... un étranger! CHOUCROUTMANN. — Ne le croyez pas, belle Caroline!... Quand vous saurez qui je suis...

CAROLINE. — Mais, monsieur, c'est une infamie!... On ne s'introduit pas ainsi dans l'appartement d'une jeune personne.

CHOUCROUTMANN. — Je vous aime!

CAROLINE. — Ça, c'est presque une raison... Seulement, vous oubliez que je ne suis pas libre.

CHOUCROUTMANN. — Ah! voilà qui m'est bien égal par exemple!

CAROLINE. — J'appartiens à un noble Espagnol.

CHOUCROUTMANN. — C'est-à-dire que vous lui appartenez; mais, désormais, c'est à moi... à moi seul...

CAROLINE. — Qu'osez-vous dire?

CHOUCROUTMANN. — Croyez-vous donc que l'Espagnol soit le dernier mot du bonheur ici-bas?... Un homme qui chante des sérénades dans lesquelles *alcade* rime avec *embuscade*, et mantille avec *Castille*... C'est ça qui doit être régalant!

CAROLINE. — Quand on est habitué...

CHOUCROUTMANN. — Sans compter qu'il vous délaie beaucoup... Il reste des jours entiers sans vous voir... Tenez! je parie qu'il ne vous a jamais emmenée à Madrid.

CAROLINE. — C'est vrai.

CHOUCROUTMANN. — Tandis qu'avec moi vous ne vous ennuyez pas une minute... Je suis gai en société, et je suis puissant... très puissant.

CAROLINE. — C'est que don Hi-

dalgo m'a affirmé que nos amours m'avaient rendu Espagnole, comme lui.

CHOUROUTMANN. — Quelle erreur ! (Il chante.)

Y a des gens qui se croient Espagnols et qui ne sont pas du tout Espagnols. Vous croyez qu'ils sont Espagnols. Et vous n'êtes pas du tout Espagnols.

CAROLINE. — Il se pourrait !

CHOUROUTMANN. — C'est moi qui vous le dis... Allons ! un bon mouvement... Plantez là ce fils de Cid et suivez-moi dans ma belle patrie.

CAROLINE. — Moi ! que je... Etes-vous riche, au moins ?

CHOUROUTMANN. — Très riche.

CAROLINE. — Eh bien ! nous verrons.

CHOUROUTMANN. — Ah ! Caroline ! tu es un ange ! (Il l'embrasse.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, plus don Hidalgo.

DON HIDALGO, paraissant au fond. — Que vois-je !

CAROLINE. — Ciel !

CHOUROUTMANN. — Je vais vous expliquer... Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple !

DON HIDALGO. — Pas un mot ! misérable ! Ah ! ah ! tu veux m'enlever ma Caroline !

CAROLINE. — Mon ami...

DON HIDALGO. — Silence madame. Cette affaire-là va très mal finir !

CHOUROUTMANN. — Pardon ! est-ce que vous auriez l'intention de retourner madame de force ?

DON HIDALGO. — Mais certainement.

CHOUROUTMANN. — Il serait peut-être convenable de lui demander son avis. — Voyons Caroline, soyez franche. N'est-ce pas que vous êtes Allemande ? (Bas.) Répondez : ya !

DON HIDALGO. — N'est-ce pas que tu es Espagnole ? (Bas.) Réponds : si !

CAROLINE. — Ya... si... Caramba ! Tartuffe ! Ah ! je n'y suis plus... Vous m'ahurissez.

DON HIDALGO. — Et puis, tout ça c'est des bêtises. Vous m'avez insulté, j'exige une réparation.

CHOUROUTMANN. — Comme vous y allez !

DON HIDALGO. — A moi, ma bonne navaja !

CHOUROUTMANN. — Hé ! doucement, jeune homme... Si j'avais su que ça vous mettrait dans un état pareil. J'avais vu Caroline sur mon chemin, je la prenais, c'est un principe, mais je serais désolé de la perdre.

CAROLINE. — Que dit-il.

CHOUROUTMANN. — Voyons ! vous tenez beaucoup à Caroline.

DON HIDALGO. — Si j'y tiens !

CHOUROUTMANN. — Eh bien ! gardez-la.

DON HIDALGO. — Vous y renoncez ?

CHOUROUTMANN. — Complètement. Et je ne souhaite qu'une chose, c'est que vous viviez très heureux ensemble. Seulement...

DON HIDALGO. — Seulement ?

CHOUROUTMANN. — Vous m'invitez à dîner ?

DON HIDALGO. — Parbleu !

CAROLINE, à part. — Tous les mêmes !

Z.

COUACS

Champoireau lit un rapport de statistique :

« Le recensement embrasse six millions de femme... »

—Heureux homme, murmure Champoireau !

L'autre jour, à la Bourse, un né natif de la Cannebière racontait que, dans les vieux port de Marseille, un navire avait été complètement dévoré par les rats !

—Tout un navire, s'écrie un assistant, comment diable l'ont-ils mangé ?

—A la coque, tout naturellement, réplique le Marseillais.

Propos de chambre :

—Pardon, sargent, sans vous commander, pourriez-vous me dire approximativement ce que c'est que le Pont-Euxin ?

—Apprenez, fusillier, que le Pont-Euxin est situé sur la mer Noire, et qu'on y monte par les échelles du Levant... C'est le plus grand pont du monde, et il a été construit par les Romains longtemps avant le déluge.

—C'est encore toi-lui oria le comte, tu viens pour la libération ? Tu sais que c'est inutile ; je n'ai que faire de tes roubles ! Mais, tiens, trouve-moi seulement des buffets pour déjeuner et je te donne ta liberté.

Prenant les convives à témoin, Schalouphine remercia son maître et alla chercher le tonnelier qui était dans l'antichambre.

Une fois le couvercle ôté, le comte signa l'acte d'affranchissement, aux applaudissements de toute la salle. Puis, se tournant vers celui qui grâce à quelques douzaines d'huîtres, devenait un homme :

—Monsieur, lui dit-il, veuillez prendre place et dîner avec nous.

UN CENTENAIRE

Un nouveau centenaire vient de mourir à Paris. Il habitait la rue Grenelle et il s'appelait Black. Il avait, dit-on, cent trois ans !

Black était un perroquet. Il était né sous le règne de Louis XVI ; il a vu, par conséquent, se succéder bien des gouvernements.

Dans la maison où il est né, on se le cédait par testament. Black a ainsi appartenu à dix propriétaires successifs.

Il savait parait-il beaucoup d'histoires et parlait avec toute l'urbanité d'un perroquet de bon ton. Malheureusement, depuis le règne de Charles X, il a été impossible de lui apprendre à prononcer des mots nouveaux.

A partir du règne de Napoléon III, il parla peu. Il ne disait plus guère que : " A bas Robespierre ! " vu qu'il avait appris à formuler sous la Terreur. Cela finissait par manquer d'actualité.

En ces derniers temps seulement, un petit domestique de Laura de Sartigny doué d'une patience peu commune avait réussi à lui faire dire : Il reviendra mon Grand-Vicaire ?

C'est tout ce que Black a jamais su du repertoire moderne.

Il parait que ces dernières paroles ont été : " Grâce pour Marie-Antoinette ! " Le sympathique oiseau s'y prenait un peu tard.

COUACS.

A l'écarté où, comme on le sait, la partie se joue en cinq points, un des joueurs, dont l'adversaire a deux points, commence à se lamenter.

—Voyons, lui dit Cadet, ne pleurez donc pas avant le cinquième acte !

* * *

Le roi François Ier qui portait les cheveux longs, éprouva un accident dans un joyeux combat à boule de neige ; il attaqua et avait ces projectiles une redoute défendue par le comte de Saint-Pol quand on lui lança un tison enflammé qui lui brûla les cheveux et le blessa à la tête ; il prit le parti de se faire tondre l'occiput et de laisser croître sa barbe.

La cour et la ville se firent tondre comme Sa Majesté. Quelques artistes affectent de porter les cheveux très longs, à la grecque ; mais ce genre de coiffure doit être assez incommode dans les usages de la vie moderne. Les cheveux en tire-bouchon ont de temps en temps été en vogue parmi les incroyables du Directoire, mais cette parure est aujourd'hui abandonnée à des beaux de bas étage en province.

La mode en reviendra peut-être et celle des cheveux rouges aussi.

Ne sommes nous déjà pas à la nuance voisine, la couleur carotte ? " Ma tante, disait un enfant terrible à une dame d'un blond hasardé, est-il vrai que vous vous servez de sauce tomate au lieu de pommade ? "

* * *

—Le rapide de Bordeaux, s'il va vite !

Penh ! vous prenez du papier, dutabas et des allumettes en vous embarquant et, avant que vous ayez fini votre cigarette, vous êtes sur les bords de la Garonne, mon bon !

—Moi, quand je pars de Marseille par le rapide, et que je suis pressé d'en griller une, je ne prends que du papier en me mettant dans le train, bagasse !

—Mais le tabac ?

—Oh ! le tabac, je le prends à Lyon, en passant.

* * *

Un de nos confrères de quelque renom assistait récemment à une soirée, où il y avait beaucoup de monde.

Il se tenait tout près du vestiaire, dans l'antichambre, attendant son numéro, quand une dame, magnifiquement parée, s'avança vers lui.

Il se préparait à lui décocher sous sourcil le plus vainqueur, quand la noble dame le foudroya par ces mots :

—Etes-vous domestique ?

—Non riposta l'homme de lettres, d'un ton sec mais, reprenant l'entretien : " Et vous, êtes-vous la femme de chambre ? "

* * *

Boiroi dînait en ville, cette semaine. Un maître d'hôtel remplit son verre.

Boiroi goûte et fait une grimace. Le vin sent effroyablement le bouchon.

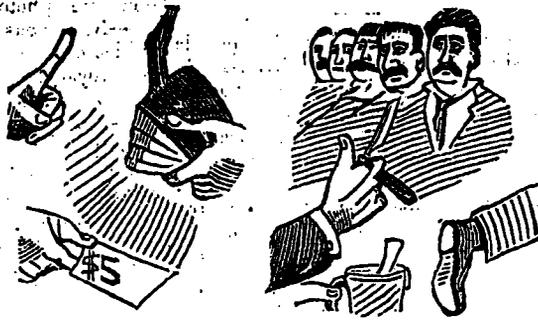
—Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-il tout bas.

—Château-Larose, riposte solennellement le verseur.

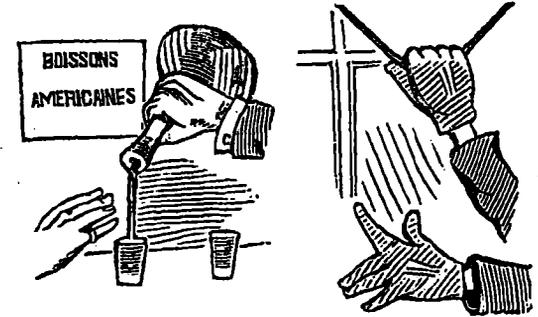
—Ah !... Retour de Liège, alors ?

LES MAINS

EXPRESSIONS FAMILIÈRES



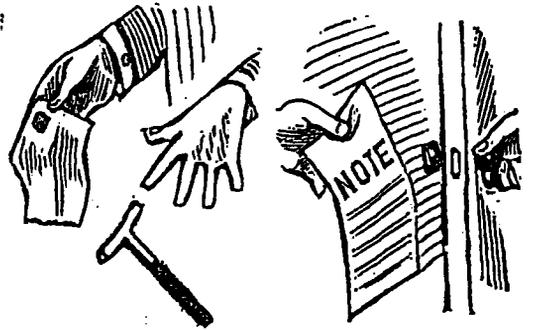
Je vous le rendrai samedi sûr ! A qui le tour ?



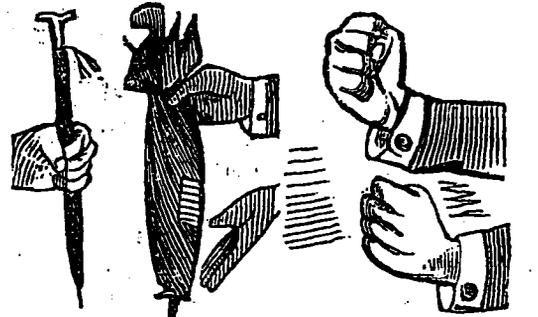
Vous direz : assez Arrêtez, c'est ma rue.



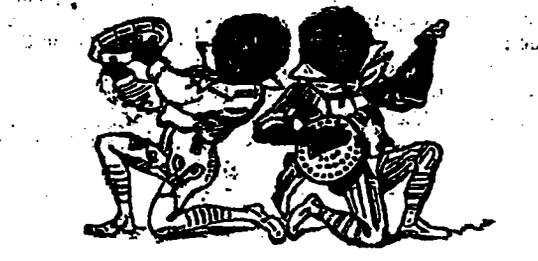
Ma montre est chez l'horloger. Je le fumerai demain.



Ciel, une lettre que m'a femme m'a donné il y a 8 jours. Il n'y a personne :



Pardon, vous vous trompez, ce n'est pas le mien. Viens un peu dehors.



Un médecin est appelé chez un malade. Il a été prévenu, il sait, que son client a la cervelle absolument à l'envers. Il entre, assis, le malade aussitôt d'un ton gouaillard :

—Ah ! ah ! le voilà le nouveau médecin ! Nous allons voir s'il sait son affaire, celui-là ! Voyons, examinez-moi, palpez moi, auscultez-moi. Le médecin tâte le pouls du malade et lui dit :

—Vous avez un peu de fièvre et un peu d'agitation.

—Un peu de fièvre, un peu d'agitation ! Pas autre chose ?

—Non, pas autre chose, et ce n'est rien du tout. Il faut prendre des calmants. Vous ne dormez pas bien, n'est-ce pas ?

—Je ne dors pas bien ! Je dors mieux que vous. Personne ne dort comme moi. Je dors toujours.

—Comment vous dormez toujours ? —Mais oui : allons, vous n'êtes pas plus malin que les autres. Comment, vous êtes là depuis dix minutes à me tourner et à me retourner, et vous ne vous apercevez pas que je suis mort ?

—Je m'en apercevais très bien, répond tranquillement le médecin, mais je ne voulais pas vous le dire, pour ne pas vous inquiéter.

—Oh ! si ce n'est que cela, n'ayez pas peur. Je sais très bien que je suis mort, et savez-vous ce qui m'irrite en ce moment ?

—Non.

—Voilà... de mon vivant, j'étais un homme ponctuel, avec mes écritures bien en règle, jamais en retard d'un jour pour le paiement de mon loyer, de mes contributions. Eh ! bien, ce qui m'exaspère, c'est que ma femme n'est pas comme ça et qu'elle ne veut pas aller me déclarer à la mairie. Elle va laisser passer le délai... et on ne pourra pas m'enterrer.

—Eh ! bien, allez-y vous-même à la mairie.

—J'ai voulu y aller, mais il faut deux témoins... et je ne peux pas en trouver de témoins, et puis j'en trouverais ça ne m'avancerait pas à grand chose. Les employés de l'Etat, c'est si bête. J'arriverais et je leur dirais : C'est moi, je suis mort, je viens déclarer mon décès. Ils ne me croiraient pas, vous ne savez pas ce que c'est que la routine des bureaux.

N'attendez pas que le froid d'hiver soit arrivé. — L'été est fini. L'automne nous force à penser aux dépenses que nous aurons à faire pour l'hiver, et l'homme sanguin se décide naturellement à faire le sacrifice d'un dollar (ou plus si ses moyens le lui permettent) sur l'autel de la fortune en écrivant à M. A. Dauphin, Nouvelle Orléans Louisiane, pour lui demander un billet ou un fragment de billet du 185ème grand tirage Mensuel de l'Etat de la Louisiane, qui aura lieu à midi le mardi (toujours le mardi) 13 octobre, lorsque \$265, 500 seront distribués de tous côtés en sommes variant depuis \$15,000 au-dessous. Préparez-vous donc pour l'hiver en faisant de suite ce placement.

Un personnage politique assez connu, qui a été tour à tour bonapartiste et légitimiste, vient, à la veille des élections générales, de se rallier à la cause orléaniste.

—Eh quoi ! lui disait-on, vous avez servi les Napoléons, vous avez servi M. de Chambord ; maintenant vous allez servir les d'Orléans ?

Il répondit :

—Que voulez vous ? J'ai plusieurs cordes à monarque.

Tu m'as l'air souffrant disait M. Z. l'autre jour à un de ses amis, j'ai pris du froid l'autre jour et j'ai une toux affreuse dit-il. Emploie le Sirop Botanique de Tucker No. 86, rue St Laurent et tu sera guéri immédiatement.

M. X..., un Nemrod convaincu, mais malheureux, rapporte de la chasse un lièvre de superbe apparence.

Mais en faisant son apparition sur la table, le quadrupède met les nez des invités à la plus cruelle épreuve.

—Mon Dieu, mon ami, dit simplement la maîtresse de la maison, comme tu as bien fait de le tuer ! Il était grand temps !

Les Emplâtres de la Montagne Vertes sont infallibles contre les Rhumatismes. Ils devraient se trouver dans toutes les familles. En vente chez les pharmaciens et épiciers. Dépôt principal chez Geo Tucker no 86, rue St Laurent Montréal.

LE POISSON D'AVRIL

Quelle est l'origine de cette coutume singulière.

Toutes les encyclopédies et tous les dictionnaires rapportent une anecdote qu'il faut bien redire ici. Louis XIII faisait garder à vue, dans le château de Nancy, un prince de Lorraine dont il avait à se plaindre.

Mais, après avoir reproduit l'anecdote, nous devons constater qu'elle a été victorieusement réfutée dans le "Journal de Verdun" du mois de juillet 1849.

Peu nous importe, d'ailleurs, l'origine de l'usage. Le fait est qu'il est presque tombé aujourd'hui en désuétude.

Nous n'avons l'intention de rappeler ici ni les scènes d'atelier, ni les fumisteries auxquelles donne encore lieu dans la bazouche le retour du 1er avril.

O'était le 1er avril, il y a de cela quelque 40 ans. Henry Monnier entre dans l'un des restaurants les mieux achalandés du boulevard et se met à causer avec la maîtresse de la maison.

—Connaissez-vous la personne qui dit là-bas ? demanda-t-il à la dame du comptoir.

—Non monsieur, c'est la première fois qu'il dit ça.

—Je le crois car si vous le connaissiez, vous ne le recevriez pas ici.

—Vous me faites trembler ! Quel homme est-ce donc ?

—...C'est le bourreau de Versailles !

A ce nom, la dame pâlit et fixa sur l'étranger un regard de curiosité et d'étonnement.

—Le bourreau de Versailles ! murmura-t-elle tout bas.

Elle appelle son mari et lui répète ce qu'elle vient d'apprendre. Le restaurateur indigné redit l'affreuse nouvelle à quelques uns de ses habitués qui lui conseillent tous de congédier le lugubre consommateur.

Le maître du lieu s'arma de courage, et s'approchant de l'étranger, il entama avec lui la conversation suivante :

—Eh bien, monsieur, êtes-vous content de votre dîner ?

—Très content, je trouve seulement qu'on me fait attendre bien longtemps ce que j'ai demandé.

—Mon Dieu, monsieur, c'est qu'on ne peut pas vous le donner.

—S'il y en avait pas il fallait me le dire, j'aurais demandé autre chose.

—Ah ! ce n'est pas cela, monsieur, mais on ne vous servira plus rien, et je suis forcé de vous prier de vous en aller le plus tôt possible, et de ne plus revenir chez moi.

—Ah ! mon Dieu ! et qui peut m'attirer cette proscription ?

—Vous devez bien le savoir.

—Je vous jure que je n'y comprends rien.

—Qu'il vous suffise d'apprendre que vous êtes connu ici.

—Je suis connu, c'est possible, mais après...

—Et vous santez bien que je perdrais toutes mes pratiques, si je vous recevais d'avantage.

—Ah ! ça, voyons, pour qui me prenez-vous, car vous commencez à m'impatienter.

—Parbleu ! monsieur, pour ce que vous êtes, pour le bourreau de Versailles ?

—Qui vous a dit cela ?

—C'est monsieur, dit le traiteur, en montrant du doigt Henry Monnier qui commençait à avoir de vagues inquiétudes sur l'issue de sa plaisanterie.

—Monsieur ! s'écria l'étranger en élevant la voix, je n'ai rien à dire, il doit le savoir mieux que personne,

car je l'ai marqué, il y a deux ans. Mais il demanda sa carte, payé, et sort tranquillement.

Cette fois, le terrible mystificateur se trouve à son tour mystifié.

UN MODELE CHANGEANT

Un jour Horace Vernet reçut la visite de la princesse de S... La princesse venait lui demander de vouloir bien faire son portrait, pour le prince son époux. Horace Vernet accepta et le voilà à la besogne.

Tous les matins le prince de S... venait. Comme il était encore très amoureux de sa femme, laquelle d'ailleurs était fort jolie, jamais le portrait ne lui paraissait assez flatté.

—Oui, disait-il à Vernet, c'est bien, c'est très bien. Mais...

—Mais...

—L'œil est plus vif.

—Rendons le plus vif, disait Vernet.

—C'est mieux ainsi. Pourtant ce n'est pas tout.

—Qu'y a-t-il encore ?

—Je ne reconnais pas son sourire. Il y manque je ne sais quoi dans les commissures qui en fait la grâce et le charme.

Vernet read le sourire.

—Cela vous va-t-il ainsi ?

—A la bonne heure ! Malheureusement...

—Dites.

—La princesse est plus blonde, plus fraîche, plus printanière en un mot.

Horace Vernet réclame quelques jours de méditations. On les lui donne. Il s'applique à satisfaire son client, met de l'or dans les cheveux du carmin sur les joues, et enveloppe le tout d'une atmosphère spéciale.

Deux semaines après, le prince de S... revient. Horace Vernet pense que cette fois, il sera content. La princesse n'a pas seulement été flattée, mais transfigurée ! Quelle est sa stupefaction en voyant le prince dont la figure se rembrunit, et, en l'entendant murmurer d'un ton sur lequel il n'y avait pas à se méprendre :

—Mais ce n'est pas le portrait de ma femme !

—Comment ? fait Horace Vernet ; j'ai suivi vos conseils et vos recommandations.

—Mon cher maître, c'est charmant trop charmant, et voilà pourquoi ce n'est pas elle. Jamais elle n'a possédé cette distinction, cette beauté, cet idéal, jamais ! Ma femme est une coquette qui se croit incomparable et vous semblez avoir flatté sa manie aux dépens de la vérité.

Horace Vernet, impatienté, demande encore vingt-quatre heures qu'il emploie à s'informer et apprend que, dans l'intervalle des quinze jours, le prince a surpris une correspondance que sa femme entretenait avec un lieutenant de sa famille.

Il comprend tout. La trahison a dessillé les yeux du prince amoureux. L'infidèle n'a plus les mêmes traits que la nouvelle épouse. De là les hésitations du Méléas. Horace Vernet n'hésite pas, il crève le portrait, le jette au feu et écrit au prince :

" Cher monsieur,

" J'apprends quel malheur vous a frappé. Je renonce à peindre un modèle aussi changeant.

" Agréés, etc
HORACE VERNET.

Hâtons-nous d'ajouter que, bien qu'il fût jaloux, le prince était un homme d'esprit. Il voulait payer même le portrait, un prix plus que raisonnable et dont Horace Vernet consacra le montant aux blessés d'Afrique.

GRAPILLAGES

Dans un restaurant à vingt-deux sous.

—Gargon, ces œufs à la coque sont ignobles. Appelez le patron.

Le patron arrive regarde les œufs, et s'adressant au gargon d'un air indigné :

—Imbécile ! vous avez l'aplomb de servir ces œufs à la coque ! Ils sont pourris. Quand des œufs sont dans cet état-là, on les sert en omelette !

Une dame d'un certain âge se présente avant-hier chez un peintre de nos amis.

—Monsieur, lui dit-elle, je voudrais avoir le portrait de mon fils qui est au Tonkin.

—Bien, madame. Vous avez sans doute une photographie, un dessin ?

—Non, monsieur, non. Mais je l'ai si bien dans la tête... c'est comme si je le voyais ! Il est caporal d'infanterie de marine.

—Voilà déjà un renseignement.

Le peintre fit l'uniforme le képi, le coupe-choux et une moustache.

—C'est tout à fait ça s'écria la dame, il ne manque plus que la figure.

—Fumait-il, votre fils ?

—Beaucoup.

—Le peintre fit une pipe et plusieurs nuages de fumée.

—Voici, madame, le portrait de votre fils... quand il fuma.

Au buffet
Un voyageur demande un grog. Le train repart dans cinq minutes. Le grog est prodigieusement chaud. Néanmoins le voyageur commença à le boire.

Arrive un garçon effaré :

—Monsieur, dit-il, je dois vous prévenir que, si vous le buvez, c'est cinquante centimes de plus.

X... a eu vingt duels, et ses succès dans ces affaires l'ont rendu prodigieusement querelleur. On parle, l'autre jour d'un membre de son cercle.

—Oh ! fait X... il m'agace. Un de ces jours, j'irai lui flanquer des gifles.

—Lui flanquer des gifles ! Et pourquoi ça ?

—Parbleu ! si je le savais, j'irais tout de suite !

Un de nos amis dînait dans un restaurant ; le gargon renversa du bouillon sur son habit.

—Maladroit ? s'écria-t-il.

—Monsieur, dit le gargon, notre bouillon ne tache pas.

Un écho de chasse dans un journal de province, où le gibier est rare :

" On nous informe qu'une compagnie de perdreaux vient d'arriver ici. Elle est descendue à l'hôtel du Cygne. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce grave événement.

Hommes débilés et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyaneau suspensions électriques attachées pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

PREMIER CAPITAL \$75,000
Tickets \$5 seulement, parties en proportion.
Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane
Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$550,000. Par un vote populaire étonnant, nos privilèges furent adoptés par la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879.

OCCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. DIXIEME GRAND TIRAGE, CLASSE K, DANS L'AGENCE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE ORLEANS, MARDI, LE 13 OCTOBRE 1885, 185ème TIRAGE MENSUEL.
Prix capital --- \$75,000

LISTE DES PRIX

| | | | |
|------|----------------------|----------|----------|
| 1 | Prix Capital de..... | \$75,000 | \$75,000 |
| 1 | " | 25,000 | 25,000 |
| 1 | " | 10,000 | 10,000 |
| 2 | Prix de..... | 6,000 | 12,000 |
| 5 | " | 2,000 | 10,000 |
| 10 | " | 1,000 | 10,000 |
| 20 | " | 500 | 10,000 |
| 100 | " | 200 | 20,000 |
| 500 | " | 100 | 50,000 |
| 1000 | " | 50 | 25,000 |
| | " | 25 | 25,000 |

PRIX APPROXIMATIFS

| | | | |
|---|-------------------------------|---------|-------|
| 9 | Prix d'Approximation de \$750 | \$6,750 | |
| 9 | " | 500 | 4,500 |
| 9 | " | 250 | 2,250 |

1867 prix s'élevant à.....\$205,500
Les applications pour prix aux clubs doivent être faites, seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez visiblement, donnant votre adresse au long.
MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (Toutes sommes au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.
M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St, Washington D. C.
Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à
NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.
OU
LOUISIANA NATIONAL BANK, New-Orléans, La.,
STATE NATIONAL BANK, New Orleans, La.,
GERMANIA NATIONAL BANK, New Orleans, La.,

Au jardin de Paris ?
—Connais-tu rien de plus désagréable qu'un homme qui n'a pas d'argent ?
—Oui. Un homme qui n'a pas le son.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Pouxons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivez le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si ou adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block, Rochester, N. Y.—24

Compagnie de Navigation de Longuepointe

Elm-Wood Grove [LONGUE-POINTE]
Le splendide vapeur MONTARVILLE, ou un autre vapeur, fera le service quotidien, si le temps le permet et jusqu'à avis contraire, du quai Jacques-Cartier tous les jours de la semaine à 10 h. m. et à 2 p. m. Retour à 6 heures.
Le dimanche : 1 h. 21 et 3 h. heures. Retour à 6 et 8 heures.
Prix du passage, aller et retour : 10 cts ; enfants avec leurs parents, 6 cts, excepté certains jours qui seront réservés pour des pique-niques et qui seront annoncés dans les journaux.
Repas servis chauds à Elm-Wood Grove aux prix de la ville.
CAPT. BOURDON, Gérant.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.
MARCHÉ BONSECOURS No 1
Toutes sortes de POISSONS frais et salés.
Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTÉS, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.
TELEPHONE 663
Effets livrés à domicile gratis.
Montréal, 23 mai 1884.—34

AVIS AUX MERLES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.
Ayez confiance, 6 mètres, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.
"Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréé au goût et est préparé d'après la prescription d'un des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis.—Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

NOUVELLE INTÉRESSANTE. AUX MÉNAGÈRES. INVENTION UTILE.
HOVER SOFA-LIT BREVETÉ.
Breveté en France, Angleterre, Etats-Unis et Canada.
Un Lit Parfait. Un Sofa Elegant.
Comme Sofa. Comme Lit.
N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutées qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit :
Tous déclarent l'invention admirable.
Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant un matelas en crin, avec un matelas de 48 à 60 ressorts.
Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir solide, élégant et meubleux.
LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.
LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui qui n'occupent qu'une seule pièce.
A l'aide de ce meuble elles possèdent un salon ou une chambre à coucher.
LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de démanteler les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.
Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses.
S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets
30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.